

Deux essais sur le marxisme, par Jean Marchal, professeur à la Faculté de Droit de Paris. Un vol., 5½ po. x 7½, broché, 257 pages. — Librairie de Médicis, Paris, 1955

François-Albert Angers

Volume 32, Number 4, January–March 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000142ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000142ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Angers, F.-A. (1957). Review of [*Deux essais sur le marxisme*, par Jean Marchal, professeur à la Faculté de Droit de Paris. Un vol., 5½ po. x 7½, broché, 257 pages. — Librairie de Médicis, Paris, 1955]. *L'Actualité économique*, 32(4), 729–731. <https://doi.org/10.7202/1000142ar>

Les Livres

Deux essais sur le marxisme, par JEAN MARCHAL, professeur à la Faculté de Droit de Paris. Un vol. 5½ po. × 7½, broché, 257 pages. — LIBRAIRIE DE MÉDICIS, Paris, 1955.

Monsieur Marchal est catholique; et je ne crois pas qu'on pourrait facilement lui appliquer l'épithète de catholique de gauche. Il a voulu cependant aborder le marxisme avec un esprit dégagé, soucieux de ne pas se prononcer avant d'avoir analysé; et disposé à accorder à cette philosophie tous les bons points qu'il y pourrait découvrir. Bref, il a voulu faire œuvre scientifique et non pas travail de propagande. Il est sorti de l'expérience sans avoir pu trouver que le marxisme fût satisfaisant sur le plan métaphysique; mais convaincu, par ailleurs, que la méthode marxiste d'analyse a forgé des instruments qui constituent une contribution à la solution des difficiles problèmes de l'analyse économique. C'est ce point de vue qu'il nous expose dans ce double essai.

Chacune de ces deux études correspond en somme aux deux ordres de préoccupation sur lesquels l'auteur s'est arrêté: tout d'abord, «le marxisme comme conception générale de l'homme et du monde»; puis «le marxisme comme instrument d'analyse de la répartition du revenu national». Dans chaque cas, l'auteur procède à un long exposé interprétatif de la doctrine. Et il poursuit son investigation dans l'esprit de donner véritablement au marxisme toutes ses chances, en l'envisageant dans la perspective de ses concepts propres; et non pas en le jugeant à travers des concepts forgés pour un autre type d'interprétation. Son analyse peut donc être fort précieuse à tous ceux qui veulent aborder cette doctrine pour la comprendre telle qu'elle est et à qui la chose est difficile parce que leur formation de base est de tendance opposée, du moins dans certain de ses postulats. Comme c'est d'une perspective catholique que M. Marchal essaie d'abord de s'abstraire en vue de poursuivre son effort de prospection, il est évident que son ouvrage constitue un instrument particulièrement approprié d'initiation au marxisme dans notre milieu.

D'une façon générale, M. Marchal en arrive à la conclusion que la plupart des explications et des conclusions marxistes, sur les deux plans envisagés, sont fort contestables à divers degrés. Qu'il s'agisse des problèmes d'aliénation ou de fonctionnement (plus-value, objectivation des rapports sociaux, accumulation et concentration du capital, etc.), le marxisme apparaît à l'auteur comme s'étant plus ou moins fourvoyé à cause d'une philosophie déficiente, et en particulier par son faux messianisme. Dans cet ordre d'idée, l'auteur doit sans doute être assez satisfait, aujourd'hui, de certaines pages critiques de son livre, que la récente déstalinisation est venue en quelque sorte entériner. Cependant, cela étant décanté, il croit utile de retenir du marxisme ses approches macroéconomiques, dynamiques (considérations de longue période) et sociologiques. Sur le premier plan, notamment, il estime que le marxisme a contribué à « une réconciliation de la philosophie et de l'économie politique (par) l'affirmation, à laquelle on doit souscrire, qu'une science sociale ne peut se construire sans une référence constante à une conception générale de l'homme » ; et cela même si la philosophie du marxisme ne peut évidemment pas être admise par tout le monde (p. 52). Et toute la dernière partie du deuxième essai est consacrée à un dégagement des vues originales que la méthode marxiste aurait permis d'établir sur les problèmes économiques.

Sans en rien vouloir prétendre que Marx et ses disciples n'ont pas, pour leur part, réussi à dégager, à travers de multiples erreurs et en pratiquant une méthode à mon sens erronée, des explications significatives et originales de la réalité économique, il me semble que M. Marchal donne encore au marxisme beaucoup plus de mérites qu'il n'en a réellement. S'il est indiscutable que celui-ci aura joué, dans l'histoire de la pensée et des méthodes, un rôle de première importance historique, il l'est moins d'attribuer à ce rôle une influence d'ordre fondamental. Une toute autre façon de concevoir le rôle et la place du marxisme peut, en effet, être légitimement ou objectivement entretenue. A savoir qu'à un moment où, dans l'économie comme d'ailleurs dans les autres sciences sociales, ou même dans les rapports de la science et de la philosophie en général, une sorte de synthèse harmonieusement intégrée allait se réaliser, l'engouement surtout passionnel (politique et sentimental) pour le marxisme nous a ramené à plusieurs décennies en arrière, en engendrant la confusion des genres et des méthodes et en donnant naissance à un nouveau dogmatisme.

Le dix-neuvième siècle, bien sûr, avait coupé un peu raide les liens qui doivent être maintenus entre la façon philosophique d'aborder les problèmes de l'homme, et le mode dit scientifique ou expérimental. Sa prétention de vouloir élaborer, non seulement une science, mais une philosophie positive avait poussé trop loin la fonction de la connaissance expérimentale par opposition à la connaissance rationnelle. Son rationalisme anti-religieux tendait à ériger en philosophie de la vie les premiers balbutiements d'une science dont on exaltait à l'excès les possibilités et poussait trop loin les limites. Mais dans les années 1920-1930, ces excès s'atténuèrent ; et le type de l'honnête savant, soucieux de rester dans les limites de son domaine propre, se généralisait. De plus en plus, le savant apercevait la place du philosophe dans le jeu des connaissances humaines ; et les philosophes

eux-mêmes, en particulier du côté catholique où la résistance aux points de vue scientifiques avait été plus forte en raison même des attaques des scientifiques contre la religion, devenaient de plus en plus disposés à reconnaître à la science une place qui lui fût propre. Ainsi s'esquissait une synthèse dans laquelle science et philosophie apportaient leurs matériaux propres, différents et complémentaires.

Ce que M. Marchal appelle la réconciliation des sciences de l'homme et de la philosophie, me paraît au contraire une nouvelle confusion des points de vue scientifiques et philosophiques, que l'on va se refuser en quelque sorte à distinguer en mettant l'expérience au service d'une philosophie qui ne nous permet plus de regarder les faits tels qu'ils sont, mais dans l'optique préconçue qui nous est dictée par cette philosophie même. Le marxisme nous réentraîne en somme dans l'erreur scolastique (la mauvaise scolastique) de vouloir expliquer les faits immédiats ou contingents par déduction d'un principe ou d'une théorie qui ne peut prétendre atteindre que l'essentiel. C'est ainsi que pour un marxiste, la lutte des classes devient comme une sorte de principe qui doit tout expliquer, dans certains secteurs de la vie sociale, même si l'expérience est loin de nous en faire voir l'existence aussi nette toujours et partout.

Ainsi des faits, dont l'existence a besoin d'être prouvée expérimentalement à chaque recherche avant de pouvoir être apportés comme explication, deviennent, parce qu'on a cru en percevoir rationnellement la présence, des outils de travail à la lumière desquelles on prétend explorer la réalité. Il suffit ensuite qu'ils apportent une explication satisfaisante au déroulement de tel phénomène pour qu'on s'estime en possession d'une théorie valable, sans beaucoup plus de scrupule ou d'effort d'investigation. Ce travesti de la méthode scientifique expérimentale me paraît plus dangereux que salutaire. Tout le passage du livre de M. Marchal sur les tensions sociales comme instrument d'analyse de l'évolution économique nous apporte un excellent exemple du procédé marxiste à ce sujet. L'existence des tensions est un phénomène qui est de l'ordre des faits, et non de l'ordre des principes rationnels, comme par exemple le principe de contradiction. Il importe donc d'en démontrer l'existence avant de s'en servir plutôt que de l'ériger en principe ou hypothèse de travail et d'en affirmer l'existence parce que son utilisation nous permet de donner une explication qui nous paraît satisfaisante de certaines évolutions économiques. Et ce mélange des méthodes philosophiques aux méthodes scientifiques ne me paraît pas résoudre, loin de là, le difficile problème d'une explication des phénomènes économiques qui tiendrait compte d'une conception générale de l'homme. Cette fin sera beaucoup mieux atteinte, à mon point de vue, par la distinction des genres, la détermination de leurs limites propres, et un effort de synthèse ultérieur qui intégrerait les vérités des différents ordres dans un agencement approprié. En nous éloignant de cette attitude, le marxisme me paraît plutôt nous avoir ramené à un nouveau moyen-âge de la pensée; et par-dessus le marché, en fonction d'une philosophie qui a transformé la mentalité humaine, plus qu'elle ne l'a expliquée, et sans qu'il soit bien clair, au contraire, que ce sera pour le mieux!

François-Albert Angers